



René
Girard

**LES ORIGINES
DE LA CULTURE**

Pluriel

III

Le scandale du christianisme

« Un essai en hébreu est même paru à son propos, montrant que la théorie est contenue dans l'Ancien Testament ! »

Charles Darwin, *Autobiographie*.

1. L'anthropologie de la Bible

Depuis Des choses cachées depuis la fondation du monde, vous développez une nouvelle approche de la Bible, et en particulier des Évangiles, que vous étudiez d'un point de vue anthropologique. Vous affirmez qu'il y a dans la Bible une vision anthropologique décisive concernant le mécanisme de la victime, vision qui non seulement révèle, mais aussi refuse le mécanisme mimétique. En ce sens, la source de l'anthropologie mimétique serait dans la Bible.

C'est bien ce que je pense. L'anthropologie mimétique consiste à reconnaître la nature mimétique du désir et à développer les conséquences de ce savoir, à innocenter la victime unique, et à comprendre que la Bible et les

Évangiles ont fait cela avant nous et que nous nous guidons sur eux pour le faire à notre tour. Pour résumer, le mythe est *contre* la victime, alors que la Bible est *pour*. Dans le cas de Job, par exemple, on assiste à une sorte de procès totalitaire et inquisitoire, et les échanges avec les trois « juges » constituent une illustration exemplaire du principe de l'unanimité. Les « amis » de Job essaient de le convaincre qu'il mérite d'être condamné, et de temps à autre, il faiblit, il est prêt à reconnaître qu'il est coupable. Finalement, il se redresse et il affirme : « Je sais, moi, que mon Défenseur est vivant, que lui, le dernier, se lèvera sur la poussière » (Jb 19,25). Le mot « défenseur » est très important et le mot *paraclet*, qui définit l'Esprit Saint, est lié à ce concept. En grec, *parakleitos* signifie « avocat de la défense¹ », contre l'accusation formulée par Satan, c'est-à-dire, étymologiquement, *l'accusateur*². Dans Job, les trois amis sont les accusateurs, donc la voix de Satan. Satan est la voix de l'ancienne religion, de l'ancienne exécution, mais cette voix est contestée par Job. Dans l'ancien ordre sacrificiel, la crise mimétique était résolue par le déclenchement du mécanisme émissaire, qui polarisait toute la violence sur une seule victime. Ceux qui accusent la victime sont les représentants de Satan, l'accusateur, tandis

1. *Parakleitos* a le sens de « convoqué », « appelé au côté de » ; quelqu'un qui plaide la cause d'un autre devant un juge, un plaidant, un conseiller de la défense, un assistant légal, un avocat. Le Christ est un *paraclet* dans son élévation à la droite de Dieu, car il plaide auprès de Dieu le Père la rémission de nos péchés. Dans un sens plus vaste, c'est aussi un aide, quelqu'un qui secourt, un assistant. *Parakleitos* fait aussi référence à l'Esprit Saint qui doit prendre la place du Christ au milieu des apôtres (après son Ascension auprès du Père), pour les conduire à une connaissance plus approfondie de la vérité de l'Évangile, et leur donner la force divine qui leur permette d'affronter les épreuves et les persécutions au nom du royaume divin (Jn 14,16).

2. *Satan*, en hébreu, signifie « adversaire », « opposant », traduit par *epiboulos* (« comploter contre ») dans la Septante ; aussi « accusateur », traduit par *ho diabolos* (« calomniateur », « médisant ») in Jb 1,6 sq., Za 3,1.

que le Christ est la voix du Défenseur, qui nous avertit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le premier une pierre ! » (Jn 8,7). Toute la différence entre l'archaïque et le judéo-chrétien tient dans ces attitudes opposées.

Je ne fais que répéter ici ce qu'a dit Nietzsche, mais dans un tout autre esprit. Lui, a pris le parti des persécuteurs. Il croit penser contre la foule. Il ne voit pas que l'unanimité dionysiaque est la voix de la foule. Il suffit de prendre les Évangiles à la lettre pour voir que le Christ n'a guère qu'une douzaine d'apôtres de son côté, et que même ceux-là vacillent. Ce que Nietzsche ne perçoit pas, c'est la nature mimétique de l'unanimité. Il ne saisit pas le sens de l'éclairage apporté par le christianisme sur les phénomènes de foule. Il ne voit pas que le dionysiaque, c'est la foule, et que le chrétien, c'est l'exception héroïque.

Pourquoi le phénomène du meurtre fondateur est-il si difficile à établir ?

Le mot *phenomenon* signifie « briller », « apparaître », « surgir en pleine lumière ». Le meurtre fondateur est le phénomène qui ne peut apparaître, parce que s'il atteint son but, tout le monde est uni contre la victime, qui apparaît vraiment coupable ; s'il manque son but, en revanche, si l'unanimité ne se fait pas, il n'y a plus rien à voir ! Pour que ce phénomène devienne observable, il faut que les témoins lucides soient très peu nombreux et trop insignifiants pour troubler l'unanimité des persécuteurs. C'est bien le cas de la Passion. Il ne faut pas s'étonner si les premiers défenseurs de Jésus sont tous voués à partager son sort et à devenir des martyrs, c'est-à-dire des témoins de la mort du Christ. Ils meurent pour la vérité en

devenant eux-mêmes des boucs émissaires³. Le premier martyr est Étienne. Dans la scène de sa lapidation, il y a Saül, le futur Paul, qui observe et encourage la mise à mort : « Saül, lui, approuvait ce meurtre » (Ac 8,1). Sa conversion au christianisme vient de la conscience qu'il prend, plus tard, d'être un persécuteur injuste. La question que Paul entend est essentielle : « Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ? » (Ac 22,7). C'est la question cruciale. Toute conversion chrétienne nous fait découvrir que nous sommes persécuteurs sans le savoir. Toute participation à un phénomène de bouc émissaire est la même faute que la persécution du Christ. C'est pourquoi tous les hommes commettent cette faute.

Le mécanisme mimétique aurait donc à voir avec le péché originel ?

Oui, bien entendu. Le péché originel est le mauvais usage de la mimésis, et le mécanisme mimétique est la conséquence essentielle de cet usage au niveau collectif. Généralement, les gens ne perçoivent pas le mécanisme mimétique, alors même qu'ils participent intensément à toutes sortes de rivalités, qui sont à l'origine de ce mécanisme.

Le mécanisme mimétique produit une forme complexe de transcendance, qui joue un rôle essentiel dans la stabilité dynamique des sociétés archaïques : on ne peut pas le condamner d'un point de vue anthropologique, sociologique, puisqu'il est indispensable à la survie et au développement de

3. *Martyr* vient du grec *martur*, « témoin », dans le sens légal et historique ; celui qui est spectateur d'un événement, d'une compétition. Dans un sens éthique, celui qui prouve la force et l'authenticité de sa foi en suivant jusqu'à la mort l'exemple du Christ.

l'humanité. C'est la « transcendance sociale » de Durkheim, pure idolâtrie du point de vue judaïque et chrétien, mais c'est ce sacré illusoire qui préserve les communautés humaines archaïques de ce qui pourrait les détruire. Les « Puissances » et les « Principautés⁴ », dont parle Paul, sont condamnées, et elles finiront par disparaître, mais il ne faut pas essayer de les détruire par la force, il faut même leur obéir. Le sacré archaïque est « satanique » quand il n'y a rien pour le contenir et le canaliser, et les institutions sociales sont là, justement, pour faire ce travail aussi longtemps que le Royaume de Dieu ne triomphe pas.

2. Mythe et monothéisme

Le fait que le judaïsme et le christianisme soient des religions monothéistes est-il fondamental dans la réécriture qu'ils opèrent du mythe et du sacré antique ?

Oui, je le pense. Le Dieu du monothéisme est complètement « dévictimisé », alors que le polythéisme résulte du fait qu'il y a beaucoup de fondations victimaïres qui révèlent toujours plus de divinités fausses, inexistantes, mais néanmoins protectrices en raison de l'ordre sacrificiel qu'elles font respecter. Dans le monde archaïque, chaque fois que le mécanisme du bouc émissaire fonctionne, un nouveau dieu surgit. Le judaïsme, depuis le

4. Cf. Épître aux Éphésiens 6, 12-13 : « Car ce n'est pas contre des adversaires de sang et de chair que nous avons à lutter, mais contre les Principautés, contre les Puissances, contre les Régisseurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits du mal qui habitent les espaces célestes. C'est pour cela qu'il vous faut endosser l'armure de Dieu, afin qu'aux jours mauvais vous puissiez résister et, après avoir tout mis en œuvre, rester fermes. »

commencement, est le refus absolu de la machine à fabriquer les dieux. Dans le judaïsme, Dieu n'est plus jamais victime, et les victimes ne sont plus divinisées. C'est ce que nous appelons la Révélation. Historiquement, elle se produit en deux phases : premièrement, il y a un passage du mythe à la Bible, où, comme je viens de le dire, Dieu est dévictimisé et les victimes dédivinisées ; vient ensuite la pleine Révélation évangélique⁵. Dieu participe à l'expérience de la victime, mais délibérément cette fois, pour libérer l'homme de sa violence. Comme je l'ai déjà suggéré dans *Je vois Satan*⁶... dans l'Ancien Testament, la victime innocente apparaît pour la première fois. La victime est seule innocente au sein d'une communauté coupable. Joseph est un bouc émissaire, mais un bouc émissaire réhabilité. C'est pourquoi il est entouré d'une aura de vraie humanité et le récit biblique possède un certain *réalisme* qui est absent dans les mythes. La Bible entraîne

5. Concernant le passage du polythéisme au monothéisme, on peut remarquer qu'au tout début de la Genèse (Gn 1,1), le mot utilisé pour désigner Dieu est *Elohim*, qui est la forme plurielle de la racine *eloh*, qui fait normalement référence au divin. La racine elle-même vient d'une racine plus ancienne, *el*, qui signifie Dieu, la déité, la puissance, la force, etc. L'utilisation du pluriel dans le nom de Dieu et l'ambiguïté de son étymologie (le terme *eloh* (*alef-lamed-heh*) est la racine du verbe « jurer » ou « faire serment » aussi bien que du verbe « déifier » ou « vénérer ») semblent être une preuve de la nature sacrificielle de la déité originelle, qui présente le caractère de *double bind* d'être à la fois maudite et déifiée, comme c'est toujours le cas des victimes du mécanisme du bouc émissaire, qui sont à la fois le mal suprême, puisqu'elles sont responsables de la crise, et le bien suprême, puisqu'elles restaurent la paix. L'origine de la culture est sacrificielle et la Bible comporte cet élément à son début. Et si le texte biblique commence par une référence explicite à la religion archaïque du polythéisme, il passe en même temps à la nouvelle religion monothéiste de Yahvé. D'ailleurs le mot *Yahvé*, sans doute d'origine mosaïque, apparaît dans Gn 2,4, et se retrouve dans toute la version hébraïque de l'Ancien Testament. Cependant, le mot *disparaît* dans le Nouveau Testament. La venue du Christ apporte un énorme changement dans la relation de Dieu avec son peuple. À partir de là, Dieu est vu uniquement comme le Père de tous les vrais croyants, juifs et gentils pareillement, sans qu'aucune distinction soit faite entre eux, comme l'explique Paul (Rm 10,12).

6. Cf. *Je vois Satan*, op. cit., p. 169-182.

le lecteur dans un monde pleinement humain, l'Égypte historique. Dans le récit, Joseph apparaît comme le bouc émissaire de ses frères qui sont « jaloux » de lui (Gn 37,11). Puis les Égyptiens le condamnent, dans l'affaire Putiphar, mais, là encore, le texte nous dit qu'il n'est pas coupable : c'est la femme de Putiphar qui voulait faire de lui son amant (Gn 39,7). Le texte réhabilite sans cesse Joseph dans des situations qui trouvent une résolution contraire à celle du mythe d'Œdipe. Dans *Je vois Satan*..., j'ai essayé d'énumérer toutes les ressemblances entre le mythe et le récit biblique pour faire ressortir les différences.

Le mythe d'Œdipe n'est pas le seul à être contredit par l'histoire de Joseph, car c'est bien la structure même du mythe qui est contraire au message biblique. Le mythe pose toujours la question : « Est-il coupable ? », et fournit la réponse : « Oui. » Jocaste et Laïos ont raison de chasser Œdipe, puisqu'il va commettre le parricide et l'inceste. Oui, Thèbes a raison de faire de même, puisque Œdipe a commis le parricide et l'inceste. Le récit mythique confirme toujours la culpabilité du héros. Le héros est accusé à tort. Dans le cas de Joseph, tout fonctionne en sens inverse. La question est la même, mais la réponse révèle un monde entièrement différent. Je pense qu'il y a là une opposition fondamentale entre les textes bibliques et les mythes. La vérité du texte biblique n'est pas une question de référentialité/non-référentialité. Le texte biblique n'a pas besoin d'être référentiel pour être vrai. Il est vrai dans la mesure où il est *la négation des mythes*, qui sont au contraire mensonges, puisqu'ils entérinent toujours le mécanisme du bouc émissaire.

En disant que la question du référent n'est pas si importante, voulez-vous suggérer que la Bible réécrit toute l'histoire des mythes, et qu'elle inclut par là même un élément d'intertextualité par rapport aux récits mythiques ?

Je ne pense pas qu'on doive passer par l'intertextualité pour tous les récits bibliques. L'histoire de Joseph, en revanche, est exemplaire de ce que vous suggérez : elle est pour moi la réécriture d'un mythe, réécriture qui va *contre l'esprit mythique*, parce qu'elle représente l'esprit mythique comme une source de mensonge et d'injustice.

Dans le monde grec, une conscience latente de ce problème apparaît çà et là, notamment chez les poètes tragiques : Sophocle suggère que de nombreux assassins ont tué Laïos. C'est un passage fondamental que les critiques s'abstiennent malheureusement de commenter. Œdipe pose une question précise : comment *un* et *plusieurs* peuvent-ils être la même chose⁷ ? Il ne comprend pas qu'il définit là le principe du bouc émissaire. Pourtant, Sophocle a certainement conscience de la chose. Il devine, semble-t-il, la vérité, mais il ne l'exprime pas aussi clairement que les rédacteurs de la Bible. Il ne peut pas s'exprimer librement, parce qu'il écrit pour un public totalement immergé dans un cadre mythique et qui veut que le mythe soit toujours raconté de la même façon. Si le poète supprimait la mise à mort, c'est lui qui serait sans doute lynché.

Au contraire, l'histoire biblique change la fin et en

7. Sophocle, *Œdipe roi*, traduction de Victor-Henri Debidour, Francis Goyet (ed), Le Livre de Poche, coll. « Classiques de poche », 2002, p. 55 : « Ce sont des brigands, à ce que tu déclarais, qui, selon lui [un témoin], ont assassiné Laïos. Eh bien, s'il maintient ce pluriel, ce n'est pas moi l'assassin : *un* et *plusieurs*, cela ne saurait revenir au même. Mais s'il ne parle que d'un seul homme, d'un voyageur solitaire, la chose est claire, dès lors, et c'est sur moi que cela retombe. »

prévient le lecteur. Le dernier épisode prouve que l'histoire de Joseph porte sur le rôle du bouc émissaire. Joseph accueille ses frères. La première fois qu'ils viennent de Palestine et demandent du grain, il leur en donne. Pourtant, les frères n'amènent pas Benjamin, le plus jeune des fils de Jacob, qui est leur demi-frère et le frère de Joseph (Benjamin et Joseph sont les deux derniers fils). Quand les dix autres arrivent, ils ne reconnaissent pas Joseph habillé en grand seigneur égyptien ; Joseph, au contraire, les reconnaît. Il leur donne du blé et dit : « Prenez le grain dont vos familles ont besoin et rentrez chez vous, mais la prochaine fois, ramenez-moi votre plus jeune frère et je saurai que vous n'êtes pas des espions mais que vous êtes sincères » (Gn 42,33-34). Ils partent, et lorsque la faim les tenaille à nouveau, ils reviennent avec Benjamin. Joseph demande alors à l'un de ses serviteurs de cacher une coupe précieuse dans le sac de Benjamin. Tout se passe comme la première fois mais, au retour, à la frontière, on les fouille. On trouve la coupe, et on les arrête. Joseph dit : « L'homme aux mains duquel la coupe a été trouvée sera mon esclave, mais vous, retournez en paix chez votre père » (Gn 44,17). Il leur offre, en somme, la possibilité de se tirer d'affaire aux dépens, une fois de plus, de leur plus jeune frère, tout comme ils s'étaient débarassés de lui-même, Joseph ! Ils acceptent tous cette solution, sauf Judas, qui dit : « Maintenant, que ton serviteur reste comme esclave de Monseigneur à la place de l'enfant et que celui-ci remonte avec ses frères. Comment en effet pourrais-je remonter chez mon père sans que l'enfant soit avec moi ? Je ne veux pas voir le malheur qui frapperait mon père » (Gn 44,33-34). Ému par ce dévouement d'un seul de ses frères, Joseph leur pardonne à tous et leur propose de s'installer en Égypte, avec leur père.

Par rapport au renversement biblique des boucs émissaires et au christianisme, l'histoire est d'une pertinence à vous couper le souffle. Le thème du pardon accordé à ceux qui ont désigné le bouc émissaire apparaît à la fin, et cette fin effectue une relecture des textes mythiques, une lecture qui innocente la victime au lieu de la condamner. Rappelez-vous que la coupe est placée dans les bagages de Benjamin, qui est la *figure* de Joseph. Rappelez-vous une des constantes que nous avons signalées : au plus fort de la crise mimétique, quand une victime est choisie comme bouc émissaire, on utilise une fausse preuve afin de démontrer que la victime est réellement coupable. L'histoire de Joseph est exemplaire. La conclusion montre bien que la lecture de l'histoire entière dans la perspective du mécanisme du bouc émissaire est la bonne. C'est l'éternelle histoire de la violence collective qui, au lieu d'être racontée de façon non critique, mensongère, comme dans la mythologie, est racontée dans sa version véridique, comme ce sera encore une fois le cas dans la Passion du Christ. C'est bien pourquoi le christianisme traditionnel voit en Joseph une *figura Christi*. C'est anthropologiquement, scientifiquement vrai.

D'ailleurs, le Judas de cette histoire est l'ancêtre biblique du Christ.

C'est vrai. Si Joseph avait acquiescé à la proposition de Judas, celui-ci aurait pris la place de Benjamin, il aurait accepté d'être pris comme bouc émissaire à la place de son frère. Judas annonce le Christ parce qu'il consent à être pris comme bouc émissaire afin de sauver son frère. Avant de proclamer la fin du sacrifice sanglant, avec le Christ, la Bible montre son adoucissement, dans le sacrifice annulé

d'Isaac. Quand Isaac demande à son père : « Voici le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ? », la réponse d'Abraham est elle aussi extraordinaire : « Dieu pourvoira » (Gn 22,7-8). Cette phrase annonce la découverte du bélier qui remplacera Isaac, mais les chrétiens y ont toujours vu également une allusion prophétique au Christ. Dieu pourvoira en ce sens qu'il se sacrifiera lui-même pour en finir à jamais avec toute violence sacrificielle. Ce n'est pas ridicule, c'est splendide. La grande scène du sacrifice d'Abraham, c'est le renoncement au sacrifice de l'enfant, partout sous-jacent dans les débuts bibliques, et son remplacement par le sacrifice animal. Cependant, dans la littérature prophétique, nous en sommes à l'étape suivante : les sacrifices animaux ont perdu leur efficacité ; ainsi dans le Psaume 40, le fidèle s'adresse à Dieu : « Tu ne voulais sacrifier ni oblation, tu m'as ouvert l'oreille, tu n'exigeais holocauste ni victime, alors j'ai dit : "Voici, je viens." » (Ps 40 (39),7). En d'autres termes, la Bible apporte, non seulement le remplacement de l'objet qui devait être sacrifié, mais la fin de l'ordre sacrificiel lui-même, grâce à la victime consentante, le Christ.

Pour se libérer du sacrifice, il faut renoncer inconditionnellement aux représailles mimétiques, « tendre l'autre joue », comme dit Jésus. Appréhender le rôle du mimétisme dans la violence humaine permet de comprendre pourquoi les recommandations de Jésus dans le Sermon sur la montagne sont ce qu'elles sont. Elles n'ont rien de masochiste ; elles ne sont pas excessives. Elles sont tout simplement réalistes, compte tenu de notre tendance presque irrésistible aux représailles. La Bible conçoit l'histoire du peuple élu comme une rechute constante dans le mimétisme violent et ses conséquences sacrificielles.

Souvenez-vous, par exemple, de l'épisode où le peuple de Moïse est prêt à le tuer, lui et Aaron, à l'unanimité. C'est ce que nous lisons dans les Nombres : « La communauté entière parlait de les lapider⁸. »

C'est à ce moment-là que la Révélation et le monothéisme se seraient opposés au phénomène du bouc émissaire et au polythéisme ?

Il n'y a pas opposition, elle serait mimétique, mais quelque chose de plus puissant à la longue : l'acceptation qui est aussi la révélation que je viens de définir. La thèse de Freud – l'idée que Moïse a été en fin de compte assassiné – est plus profonde et plus authentiquement biblique qu'il n'y paraît. *L'homme Moïse et la religion monothéiste* est de tous les livres de Freud celui que je préfère. Il est bourré d'intuitions. Freud s'est appuyé sur une « légende » juive racontant que Moïse a été tué, sans se douter, il me semble, que des « rumeurs » analogues existent au sujet Romulus, de Zoroastre et de la plupart des fondateurs de religions. Zoroastre aurait été tué par des défenseurs du sacrifice qui auraient voulu le punir de son opposition à cette institution. Toutes ces histoires ressemblent à celle de Moïse interprétée par Freud, mais Freud n'a jamais fait le lien entre elles, et c'est pour cela qu'il n'a jamais découvert le mécanisme du bouc émissaire. Freud a des intuitions très vraies parfois, mais qu'il interprète de façon « laïcarde » et dix-neuviémiste, un peu comme Darwin, alors qu'en réalité, elles renforcent le message biblique. Les œuvres de Freud sont pour moi des documents à l'appui de la thèse mimétique. Cet appui est plus net dans *Moïse*

8. Voir Nb 14,2-10.

et le monothéisme que dans *Totem et tabou*, mais il reste indirect.

Si, dans le récit biblique, la culture est déterminée par un péché originel, pensez-vous que les Évangiles apportent une réinterprétation radicale de cette origine, interprétation qui suggère une alternative ? Peut-on dire que le Nouveau Testament est une relecture non seulement des mythes, mais aussi de l'Ancien Testament ?

Il ne faut pas parler d'interprétation, mais de révélation. La révélation consiste à reproduire le mécanisme victimaire en montrant la vérité, à savoir que la victime est innocente et que tout repose sur le mimétisme. Les Évangiles représentent la crucifixion, je l'ai dit, comme un phénomène mimétique. La vraie cause du reniement de Pierre, de la conduite de Pilate ou de celle du mauvais larron, c'est l'imitation de la foule, le mimétisme collectif, la contagion violente. Jésus est innocent. Tout repose sur une unanimité mimétique et par conséquent fallacieuse. Plus on comprend la vérité de cette description, plus on comprend qu'elle discrédite non seulement ceux qui ont crucifié Jésus, mais tous les faiseurs de mythes de l'histoire humaine. Et il faut ajouter à ceci toutes les définitions de ce même mécanisme fondateur que les Évangiles mettent dans la bouche de Jésus, toutes les définitions déjà citées par moi : « La pierre rejetée par les bâtisseurs est devenue la pierre de façade », « Satan est meurtrier depuis le commencement », « Il vaut mieux qu'un seul homme meure... », etc.

Vous voyez donc entre l'Ancien et le Nouveau Testament une forte continuité ?

Certainement. L'Ancien Testament contient un certain nombre de drames qui racontent le meurtre de la victime unique, de la même façon que les Évangiles, c'est-à-dire en révélant l'innocence des victimes collectives. Le premier grand exemple est l'histoire de Joseph dans la Genèse. Si elle était mythique, elle prendrait le parti des frères contre Joseph. Elle fait l'inverse. De même que l'histoire de Job ou les chants du Serviteur Souffrant.

Dans le christianisme, la victime qui sauve la communauté est le Christ.

Jésus sauve les hommes parce que sa révélation du mécanisme du bouc émissaire, qui nous prive de plus en plus de protection sacrificielle, nous oblige à nous abstenir de plus en plus de violence si nous voulons survivre. Pour atteindre le Royaume de Dieu, l'homme doit renoncer à la violence. Toutes les communautés humaines rejettent l'offre du Christ. Ce rejet avait déjà commencé avec sa propre communauté lors de la crucifixion. Il se poursuit maintenant partout. C'est pourquoi le Prologue de l'évangile de Jean dit : « Il était dans le monde, et le monde fut par lui, et le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas accueilli. » Et aussi : « [...] et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas reçue » (Jn 1,10-11 et 5). Les individus, pourtant, peuvent faire de leur mieux pour imiter Jésus, et le Prologue de Jean ajoute : « Mais à tous ceux qui l'ont accueilli, il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jn 1,12). C'est l'idée du salut personnel, qu'on atteint à

travers l'esprit du Christ et de son Père, la Croix ayant eu comme conséquence de rétablir une communication directe entre l'homme et Dieu, relation interrompue par le péché originel.

Dans le cadre de la théorie mimétique, on devrait lire la mythologie comme une forme plus lointaine et obscure de prophétie, qui exige pour être comprise l'inversion des valeurs mythiques. Dans l'Ancien Testament, on trouve encore pas mal de violence : dans les Juges et d'autres livres historiques, il y a souvent encore une valorisation mythique de la communauté contre les victimes émissaires. Dans les Psaumes, il y a aussi la haine exprimée par la victime, haine suscitée par le désespoir de celui que ses voisins ont choisi, sans raison objective, pour jouer le rôle de bouc émissaire. Il s'agit d'une étape essentielle dans la découverte du mécanisme émissaire et plus généralement de la violence humaine. Une partie de ce progrès est commune à de nombreux systèmes religieux, par exemple, le passage du sacrifice humain au sacrifice animal ; mais il reste subreptice : alors que dans la Bible, il est souligné et glorifié. Il y a un adoucissement historique du sacrifice, dont la Bible souligne toutes les grandes étapes dans des scènes extraordinaires, comme le sacrifice d'Isaac, remplacé *in extremis* par un bélier. C'est la fin des sacrifices humains et, en particulier, du sacrifice du fils aîné qui est illustrée.

Ne pensez-vous pas que vos lecteurs peuvent être déconcertés par votre lecture de l'histoire, qui rappelle sur certains points la tradition médiévale de l'interprétation figurale ?

Oui, mais la théorie mimétique redresse le figurale et montre qu'il porte sur l'essentiel, la violence pas du tout

divine mais humaine. Le surgissement de ces textes révélateurs effectue ou facilite l'avènement de possibilités nouvelles dans l'histoire qui est la nôtre. Revenons par exemple à Sophocle. À l'époque byzantine, *Œdipe roi* était certainement interprété comme la *passion* d'Œdipe, c'est-à-dire comme une *figura* dont le Christ serait le *consumatio*. Œdipe était déjà perçu comme une victime, un innocent qu'on faisait souffrir, une préfiguration des souffrances de Jésus. Cette lecture est bien la plus profonde, selon moi. On ne pouvait pas la formuler dans le langage théorique que nous utilisons actuellement, mais c'était la bonne intuition qui pressentait l'innocence de la victime. Freud ne l'a pas vue, parce qu'il a pris, à tort, le parricide et l'inceste comme des vérités. Cette erreur a engendré le renouveau moderne du mythe, parce que Freud croyait – ce qui était faux – qu'Œdipe était coupable psychologiquement, même s'il ne l'était pas réellement. C'est ainsi que, grâce à Freud, nous avons régressé vers une compréhension mythique des structures socio-psychologiques (Freud est un mélange étonnant d'aveuglement et d'intuition).

Quand, en écrivant *La violence et le sacré*, j'ai découvert le mécanisme du bouc émissaire, j'ai senti que la question de l'interprétation figurale avait sans doute des répercussions importantes dans le domaine religieux. Mais je ne savais pas comment cela allait se combiner aux Évangiles, et quels genres de différences cela impliquerait. C'est encore aujourd'hui mon principal problème. Si je pouvais réécrire aujourd'hui *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, j'insisterais davantage sur cette question de la représentation. Le mythe décrit le mécanisme tel qu'il apparaît à ceux qui réussissent à le faire fonctionner parce qu'ils ne perçoivent pas la nature de son fonctionnement ;

parce qu'ils sont les dupes inconscientes du processus. La Bible considère le même mécanisme avec du recul, elle *représente* pleinement le mécanisme mimétique et peut donc en révéler la nature, du seul fait qu'elle voit toujours l'essentiel, l'innocence de la victime émissaire.

Dans le premier chapitre de Mimesis, Auerbach propose une merveilleuse analyse de la différence entre les mentalités des cultures grecque et hébraïque, en comparant l'Odyssée d'Homère avec l'histoire d'Isaac dans la Bible⁹.

Auerbach montre dans ce texte que notre mentalité moderne doit beaucoup plus aux récits bibliques qu'à Homère. Il y a dans la Bible une conscience de la dimension temporelle de notre expérience historique qui n'est pas présente chez le poète grec, dont les héros vivent encore dans un cadre mythique où le destin est fixé d'avance. Chez Homère, la complexité psychologique des personnages est limitée, ils passent par une alternance d'émotions et d'appétits, alors que les rédacteurs de la Bible exposent les divers plans de conscience des personnages et le conflit qui apparaît entre eux. Mais l'essentiel, bien entendu, pour moi, n'est pas là. L'essentiel que personne ne voit, et pas plus Auerbach que les autres, c'est que, dans les mythes, la victime est coupable avant même d'être divine, alors que dans la bible, il lui arrive d'être innocente, d'être faussement accusée. Pas plus que les autres interprètes, Auerbach ne voit ce qui, à mes yeux, est seul essentiel.

⁹ Erich Auerbach, *Mimesis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, op. cit.

Dans Figura, Auerbach affirme que Paul a été le premier à appliquer l'interprétation figurale aux textes bibliques. Pourtant, vous semblez dire que la structure même de l'Ancien Testament est figurale.

Je dirais plutôt prophétique. Les prophètes se réfèrent déjà à des textes bibliques antérieurs pour discréditer la désignation arbitraire et violente du bouc émissaire. Le texte biblique qui va le plus loin dans cette révélation est peut-être celui d'Isaïe 2,40-55, « Le livre de la consolation d'Israël ». Celui-ci commence par la description d'une crise, où toutes les montagnes sont abaissées et toutes les vallées comblées¹⁰. D'après les exégètes, il s'agirait d'une référence à la construction d'une route pour Cyrus, le roi persan qui a libéré les Juifs de l'exil. On dirait une érosion géologique. En réalité, je pense, c'est une *figura* de la crise sacrificielle – du processus d'indifférenciation violente. Il n'y a plus de différence entre les montagnes et les vallées. Le fait que Jean Baptiste cite ce passage (au début de chacun des quatre Évangiles) signifie que Jésus surgit au paroxysme d'une crise, qui appelle la désignation d'un nouveau bouc émissaire, et ce sera Jésus ; ce sera pour Dieu l'occasion de se révéler¹¹. La notion de prophétie suppose ce retour permanent aux crises antérieures qui permettent de prévoir leur résolution victimaire. De nombreuses prophéties bibliques définissent le mécanisme victimaire ; dans les Évangiles, par exemple, se retrouve une phrase significative des Psaumes, qui dit : « Ils me

10. Voir Isaïe 40,3-4 : « Une voix crie : "Dans le désert, frayez le chemin de Yahvé ; dans la steppe, aplanissez une route pour notre Dieu. Que toute vallée soit comblée, toute montagne et toute colline abaissées, que les lieux accidentés se changent en plaine et les escarpements en large vallée." »

11. Voir Mt 3,3 ; Mc 1,1-3 ; Lc 3,4 ; Jn 1,23.

haïssaient sans raison¹². » Cette plainte d'une victime d'un temps plus ancien, qui comprend qu'elle est choisie au hasard, qu'elle est bouc émissaire en somme, est dans une certaine mesure applicable au Christ. Le Christ est haï sans cause, quand tout le monde se met à imiter la foule de ses ennemis. Pilate imite la foule par peur, et Pierre lui aussi imite la foule. Ce qui est remarquable à propos de cette citation du Psaume, c'est que pour comprendre, d'un point de vue mimétique, l'élément central de la Bible et des Évangiles, il faut mettre toute idée de transcendance entre parenthèses. Il s'agit ici d'observations strictement empiriques, c'est pourquoi je dis que la supériorité biblique et évangélique est démontrable scientifiquement. Le Livre de Job constitue lui aussi un immense psaume, dans lequel la victime s'adresse à ceux qui s'appêtent à la tuer, affirmant qu'elle n'est pas coupable et que la foule va donc assassiner un innocent. « Ils me haïssent sans raison. » Dans les mythes, il y a toujours une bonne raison, semble-t-il, dans le style parricide et inceste, pour haïr la victime, mais, en réalité, cette raison est illusoire, inexistante. Tout est contagion mimétique, au paroxysme d'une crise toujours déjà mimétique.

C'est pourquoi la victime est au cœur du texte biblique : Dieu lui-même sera la victime censée mettre fin à l'usage des victimes. Votre lecture de la Bible montre que le texte se déconstruit dans cette réinterprétation des récits mythiques, mais il n'en conserve pas moins son centre, la victime.

12. Voir par exemple Ps 109,3 : « De paroles de haine on m'entoure, on m'attaque sans raison » ; Ps 119,86 ; 7,4 ; 35,19 : « Que ne puissent rire de moi ceux qui m'en veulent à tort, ni se faire des clins d'œil ceux qui me haïssent sans cause ! » ; Ps 119,78 ; 119,161 ; Lm 3,52.

Cette formulation est tout à fait exacte. La relation avec la religion archaïque devient très importante. La religion archaïque et le christianisme possèdent une structure similaire ; l'homme, même au niveau le plus archaïque, a toujours vénéral ses propres victimes innocentes, mais sans s'en rendre compte. C'est là que se trouve l'unité des religions : elle se focalise sur la vénéral de la victime. Le Dieu du christianisme n'est pas le Dieu violent de la religion archaïque, mais le Dieu non violent qui accepte de devenir une victime pour nous libérer de nos violences. La preuve est là, sous nos yeux, et il n'est pas besoin de théologie pour la comprendre ; la preuve est d'abord anthropologique. La découverte de l'innocence de la victime dérange, puisqu'elle coïncide forcément avec la découverte de notre culpabilité. L'enseignement incessant du message christique, à travers la diffusion des Évangiles, est aussi important que la Révélation même. C'est cela qui transforme le monde, non pas de façon soudaine et brutale mais graduellement, par une assimilation très progressive du message, qui s'arrange souvent pour se retourner contre le christianisme dans la philosophie des Lumières, et plus encore dans l'athéisme contemporain, lequel est d'abord une protestation contre le religieux sacrificiel.

3. La Révélation et les religions orientales

Lucien Scubla a remis en question le caractère judéo-chrétien de la Révélation – la conscience de l'innocence de la victime dans le mécanisme du bouc émissaire – en avançant que « la tradition orphique condamnait avec vigueur toutes les formes

*de sacrifice de sang et reprochait déjà aux hommes d'avoir fondé leurs cités sur le meurtre*¹³ ».

C'est vrai en partie seulement. La tradition orphique, Freud y fait aussi allusion à la fin de *Totem et tabou*¹⁴. Par certains aspects, elle semble proche du christianisme, et en particulier de la notion de péché originel. Dans la vision orphique, tous les hommes reçoivent en héritage une part de la violence titanesque, mélangée à des étincelles de bonté, de divinité, au sens de la tradition gnostique. Quand Lucien Scubla voit dans les mystères orphiques quelque chose de proche du christianisme, il a raison, mais jusqu'à un certain point seulement. L'orphisme s'est développé dans un monde déjà influencé par la Bible, au moins indirectement¹⁵. La révélation de l'innocence de celui qui a été choisi comme bouc émissaire s'est répandue par le biais des Écritures judéo-chrétiennes uniquement. On ne peut nier que la tradition orphique est proche, par certains côtés, de la conception chrétienne. Cependant, elle est incomplète, fragmentaire et, surtout, elle n'a pas changé le monde, alors que le christianisme l'a changé. Les Évangiles sont la vraie force qui permet la démythification moderne de la violence unanime.

13. Lucien Scubla, « Le christianisme de René Girard et la nature de la religion », in Paul Dumouchel (ed), *Violence et vérité*, op. cit., p. 162.

14. Sigmund Freud, *Totem et tabou. Quelques concordances dans la vie d'âme des sauvages et des névrosés*, in *Œuvres complètes*, vol. XI (1911-1913), op. cit.

15. Sur la relation entre la tradition orphique et le christianisme, voir Giuseppe Fornari, « Labyrinth strategies of sacrifice : *The Cretans* by Euripides », *Contagion* 4, 1997, p. 170 sq ; Giuseppe Fornari, *Fra Dioniso e Cristo*, op. cit., p. 189 sq.

On pourrait apporter d'autres arguments pour limiter le rôle du christianisme dans la révélation de la structure sacrificielle des religions anciennes, en rappelant que certaines religions, comme le jaïnisme en Inde, se sont éloignées de tout ordre sacrificiel et ont tout à fait rejeté le sacrifice.

Bien sûr, la théorie mimétique n'exclut pas la possibilité qu'une société ou un groupe religieux donnés aient pu atteindre une conscience aiguë de la violence humaine. À cause de cette conscience justement, des groupes comme celui dont vous parlez ont été persécutés ; ils ont exercé une certaine influence, mais ce ne sont pas eux, je le répète, qui ont transformé le monde. Gandhi voyait une analogie entre la philosophie jaïne et le christianisme, mais il opta en fin de compte pour une action politique plus compatible avec ce dernier. Le christianisme en effet suggère une dimension politique, qui entraîne une intervention dans les affaires du monde – non pas sous la forme d'un prosélytisme outrancier, comme on le croit généralement, mais celle d'une conversion individuelle, personnelle, puisque le christianisme propose le Christ comme modèle à imiter. C'est notre esprit chrétien qui nous permet de distinguer dans le jaïnisme une religion voisine de nos présuppositions éthiques. Pour l'esprit contemporain, ce qui est attirant dans les religions orientales, c'est l'absence d'un Dieu transcendant. Le récit fondateur du bouddhisme, par exemple, est strictement individuel : c'est un chemin personnel qui mène à une Révélation plus conforme à l'individualisme contemporain.

Bien que de nature non violente, le jaïnisme est retombé dans un système de castes patriarcales, héritage de l'hindouisme brahmanique si répandu en Inde, qui représente encore une

forme d'exclusion symbolique et réelle¹⁶. C'est ce que nous appelons la « violence structurelle », une injustice complète. De plus, comme cela a été avancé lors d'un récent colloque COV&R, l'histoire des religions et des sociétés en Asie montre que, d'un point de vue purement descriptif, les cultures et les États hindouistes ou bouddhistes ne sont pas aussi étrangers à la violence qu'on se l'imagine parfois – comme d'ailleurs aux premiers temps du christianisme¹⁷.

Ce que j'ai retenu de ce colloque, c'est que ces religions sont pleinement conscientes, dans leurs règles et préceptes, de l'injustice inhérente à la violence et que les traditions orientales ont contribué à rendre ces sociétés moins violentes. Elles savaient que l'être humain devait écarter la colère, la rancune, le ressentiment, et l'envie ; en revanche, elles n'ont jamais été pleinement conscientes du mécanisme du bouc émissaire. Elles savaient ce qu'était le sacrifice, et tentèrent de l'interdire progressivement. La différence que je vois entre ces religions et le christianisme, c'est que ce dernier, dans les Évangiles, fait la lumière sur le mécanisme anthropologique du bouc émissaire et du sacrifice mimétiques.

16. Arthur M. Hocart soutient que le système de castes est d'origine sacrificielle. Cf. *Imagination and Proof. Selected Essays of A. M. Hocart*. Introduction et choix des textes par R. Needham, Tucson, University of Arizona Press, 1987, p. 104.

17. « Violence and institution in christianity, judaism, hinduism, buddhism, and islam », Colloque du COV&R, Boston College, Boston, 31 mai-3 juin, 2000. Les actes du colloque, revus par R. J. Daly, sont publiés dans *Contagion* 9, 2002.

4. Le jugement de Salomon et l'espace non sacrificiel

*Comme nous l'avons déjà évoqué, le jugement de Salomon est l'un des textes antisacrificiels les plus puissants de l'Ancien Testament. Il est au cœur de votre réflexion dans Des choses cachées, où vous tentez de définir la possibilité d'un espace non sacrificiel*¹⁸.

C'est vrai. *Des choses cachées* est entièrement construit autour de ce texte qui a joué un rôle essentiel dans ma réflexion sur le sacrifice. Comme vous le savez, il s'agit de deux prostituées qui se disputent un tout petit enfant. Chacune affirme devant le roi que l'enfant est le sien et que l'autre l'a volé. Alors, Salomon fait apporter une épée. Il propose de couper l'enfant en deux pour en donner la moitié à chacune des deux femmes. L'une des deux mères accepte, mais l'autre refuse et préfère renoncer à son enfant afin de le sauver. Cette action est prophétique du Christ. Au Moyen Âge, la figure du Christ était perçue non dans la bonne prostituée, mais dans Salomon. La situation humaine fondamentale est un jugement de Salomon qu'aucun Salomon n'est là pour arbitrer. Dans *Des choses cachées*, j'ai suggéré qu'on ne devrait pas utiliser le même mot pour définir le comportement de la mauvaise prostituée et celui de la bonne. La mauvaise prostituée accepte le sacrifice, le meurtre, alors que la bonne les refuse. À l'époque, je ne voulais pas dire que celle-ci *se sacrifiait elle-même*, parce que j'avais encore peur de l'objection du « masochisme ». On ne peut pas dire qu'une femme prête à mourir pour son enfant est

18. 1 R 3.16-28 ; René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, op. cit., p. 321-329.

masochiste simplement parce qu'elle veut sauver cet enfant. Le texte insiste sans cesse sur le fait que la bonne mère renonce à l'enfant « pour que l'enfant vive ». Elle ne veut pas mourir, mais elle est prête à tout subir et même à renoncer à l'enfant « pour que l'enfant vive ». C'est aussi le vrai sens du sacrifice du Christ.

Dans *Des choses cachées*, j'ai dit qu'il n'y a pas de différence plus grande que celle existant entre ces deux actions ; c'est pourquoi j'ai refusé d'utiliser le même mot pour les décrire. Et puisque le sens de sacrifice comme immolation, meurtre, est le plus ancien, j'ai décidé que le mot « sacrifice » devait s'appliquer au premier type, au sacrifice-meurtre. Aujourd'hui, j'ai changé d'avis : il ne fait aucun doute que la distance entre ces deux actions est la plus grande qui soit, et c'est la différence entre le sacrifice archaïque, qui détourne contre une victime tierce la violence de ceux qui se battent, et le sacrifice au sens chrétien, qui consiste à renoncer à toute revendication égoïste, à la vie s'il le faut, pour ne pas tuer.

De fait, les deux actions sont ici juxtaposées.

Et c'est là le point fondamental. Il y a une similarité en jeu. Utiliser le mot « sacrifice » pour la mauvaise prostituée, ne veut pas dire qu'il est impossible de l'utiliser aussi à propos de l'autre femme. *Des choses cachées* a été écrit dans une perspective anthropologique ; le christianisme y apparaît donc comme une espèce de « supplément », au lieu de tout convertir à sa perspective. Aujourd'hui, j'écrirais en partant du point de vue des Évangiles, en montrant que les Évangiles font de la mauvaise prostituée et du mauvais sacrifice une métaphore pour la vieille humanité incapable d'échapper à la violence, sans sacrifier

des victimes. Le Christ, par son sacrifice, nous libère de cette nécessité. Il faut donc utiliser le mot de « sacrifice » au sens de sacrifice de soi-même, le sens du Christ. On peut alors dire que la religion primitive, archaïque, annonce le Christ à sa façon, mais très imparfaite. La différence entre les deux prostituées est insurmontable. On ne peut pas trouver de différence plus grande : d'un côté, le sacrifice comme meurtre ; de l'autre, le sacrifice comme acceptation de la mort, s'il le faut, pour ne pas tuer, ne pas prendre part au sacrifice dans l'autre sens. Ces deux formes de sacrifices sont à la fois radicalement opposées et inséparables. Il n'existe entre elles aucun espace non sacrificiel, à partir duquel on pourrait tout décrire d'un point de vue neutre. L'histoire morale de l'humanité est passage du premier sens au second, accompli par le Christ mais pas par l'humanité, qui fait tout pour échapper au dilemme, et surtout ne pas le voir.

Ce changement de perspective dans votre théorie est encore plus évident quand on le compare au débat que vous avez eu avec les théologiens de la Libération, en 1990, au Brésil. À cette occasion, Franz Hinkelammert a discerné les concepts de « non sacrificiel » et « antisacrificiel », avant de demander : « Est-ce vraiment comprendre la pensée de Girard que de la définir comme antisacrificielle ? Je crois que non, parce que sa pensée est non sacrificielle [...]. La position antisacrificielle peut être extrêmement sacrificielle¹⁹. »

Je me souviens de cette discussion, et je pense qu'il a raison. J'ai écrit, sur ma position à ce sujet, un essai qui

19. Franz Hinkelammert, in Hugo Assmann, *op. cit.*, p. 42.

est d'abord paru en allemand dans un ouvrage dédié à Raymund Schwager²⁰. Celui-ci pense comme moi, qu'il faut repérer un phénomène de « bouc émissaire » spontané derrière la crucifixion, tout autant que derrière les mythes. Toute la différence est dans le repérage de ce phénomène, qui n'est pas là dans les mythes alors qu'il est là, dans les Évangiles. Mais le plus extraordinaire dans les Évangiles, c'est que ce repérage vient du Christ lui-même, plutôt que des évangélistes, qui font tout ce qu'ils peuvent pour suivre le Christ et dans l'ensemble y parviennent. J'aimerais écrire une interprétation chrétienne de l'histoire de la religion, qui serait en fait une histoire du sacrifice. Je montrerais que les religions archaïques ont véritablement éduqué l'humanité, qu'elles l'ont sortie de la violence archaïque. Puis, Dieu est devenu une victime afin de libérer l'homme de l'illusion d'un Dieu violent, illusion qui doit être abolie en faveur de la connaissance que le Christ reçoit de son Père. On peut considérer les religions archaïques comme le premier stade de la révélation progressive qui culmine dans le Christ. Ainsi, quand certains disent que l'Eucharistie est enracinée dans le cannibalisme archaïque, il ne faut pas le nier, mais l'affirmer au contraire ! La véritable histoire de l'humanité est une histoire religieuse qui remonte au cannibalisme primitif. Le cannibalisme primitif est la religion, et l'Eucharistie récapitule cette histoire, de l'alpha à l'oméga. Tout cela est primordial, et une fois qu'on l'a compris, il faut nécessairement admettre que l'histoire de l'homme inclut ce début meurtrier : Caïn et Abel.

Parlons net : un espace absolument non sacrificiel est

20. René Girard, « Théorie mimétique et théologie », in *Celui par qui le scandale arrive*, *op. cit.*, p. 63 sq.

impossible. En écrivant *La violence et le sacré* et *Des choses cachées*, j'ai tenté de trouver cet espace à partir duquel tout pourrait se comprendre et s'expliquer sans engagement personnel. Je pense aujourd'hui que cette tentative ne peut pas réussir.

5. L'Histoire et la conscience sacrificielle

En adoptant une formulation plus théologique, la notion de « Dieu passager et mutable », soutenue par des penseurs comme Scholem, Hans Jonas, ou Sergio Quinzio, se rapproche-t-elle de votre idée de la religion comme élargissement progressif de la conscience et du christianisme comme révélation et transformation du logos violent en logos divin²¹ ?

Je ne vois pas Dieu comme une entité changeante. Je suis plutôt pour une compréhension ontologique de Dieu. Cependant, c'est un Dieu qui a une stratégie pédagogique, si l'on peut dire, débutant avec la religion archaïque et allant vers la Révélation chrétienne. C'est la seule façon pour qu'une humanité libre se développe. On peut poser

21. « Scholem a compris que la conception d'un Dieu vivant n'est pas incompatible avec le principe de l'immutabilité de Dieu. Un autre penseur juif contemporain, Hans Jonas, emploie l'image d'un Dieu qui devient, un Dieu qui vient à l'existence en temps voulu, bien que dans le temps de l'éternité Dieu soit un Être complet, toujours identique à Lui-même. De plus, la tradition hébraïque parle de l'unification de Dieu avec sa *Shekhinah* – sa présence dans le monde, sa Glorieuse Gloire, interprétée comme sa femme. Les Hébreux, pour cela, passent par la traduction des mots adressés par Dieu à Moïse depuis le buisson ardent : "Je serai celui que je serai." Quand nous traduisons cela par : "Je suis celui qui est" (Ex 3,14), nous privilégions le concept de l'Être-Dieu. » (Sergio Quinzio, *La sconfitta di Dio*, Milan, Adelphi, 1992, p. 43.) – C'est là ce qu'on dit aujourd'hui contre l'interprétation de saint Thomas d'Aquin, suivi dans l'ensemble par l'Église catholique. Rien ne nous interdit de penser que cette interprétation, si satisfaisante pour l'esprit, est la plus profonde, la plus vraie.

le problème en termes strictement logiques, comme l'a fait Sartre : Dieu ne peut pas être, parce que, si Dieu a fait l'homme, il n'aurait pas pu le créer libre, et donc, l'homme étant libre, il n'y a pas de Dieu. Le système du bouc émissaire montre que Sartre a tort et que, même si l'impossibilité dont il parle est réelle, Dieu tourne la difficulté en permettant les sacrifices, grâce auxquels les hommes s'éduquent eux-mêmes en quelque sorte, hors de leur violence. Mais ils ne réussissent jamais complètement et ils ont tous besoin du Christ qui supplée à leurs insuffisances. Ce sont les hommes qui changent, pas Dieu.

Il y a une différence structurelle entre la religion archaïque et le christianisme. Dans le cadre archaïque, on ne comprend pas que le bouc émissaire est seulement un bouc émissaire. On pense que la victime est coupable, parce que tout le monde le dit. Dans les Évangiles, il y a aussi un moment d'unanimité, quand tous les disciples se détournent de Jésus et rejoignent la foule. Puis, cette unanimité est détruite par la Résurrection et les disciples, qui sont, directement ou indirectement, responsables des Évangiles, dénoncent la foule et le système du bouc émissaire. Dans les Évangiles, ces deux attitudes sont confrontées, et c'est ainsi que le système est totalement révélé : d'abord les disciples rejoignent la foule, puis ils se retournent contre elle et la dénoncent.

Le Dieu « passager et mutable » dont parlent ces penseurs, c'est la transformation graduelle du *sacré* qui se transforme en *saint*. Le Dieu de la Bible est d'abord le Dieu du sacré et, de plus en plus, le Dieu de sainteté étranger à toute violence, le Dieu des Évangiles. Le refus chrétien de l'attitude marcionite, c'est-à-dire le refus d'abandonner la Bible hébraïque, l'Ancien Testament, est justement le signe de la conscience grandissante des

anciennes communautés. L'Ancien Dieu montre encore des composantes de violence, mais ces composantes sont nécessaires pour comprendre qu'il y a à la fois rupture et continuité entre le religieux archaïque, sacrificiel et la révélation biblique, qui nous fait émerger hors du sacrifice, mais ne nous autorise pas à condamner les sacrifices comme si nous étions, par nature, étrangers à la violence.

Sur cette question, comment percevez-vous la tradition gnostique ? Fait-elle aussi partie de l'histoire de la Révélation ?

On ne peut pas parler d'une seule tradition gnostique. La gnose est très actuelle, car c'est toujours un effort pour échapper à la Croix, c'est-à-dire perpétuer la méconnaissance par l'homme de sa violence et protéger son orgueil de la Révélation. Sans la Croix, il ne peut y avoir de Révélation de l'injustice fondamentale que constitue le mécanisme du bouc émissaire, fondateur de la culture humaine et qui se répercute dans tous les rapports que nous avons avec nos semblables.

Vous avez conscience, sans doute, que la façon dont vous percevez l'histoire de la Révélation – comme une progression linéaire, fondée sur une continuité qui ne peut être démontrée – est en soi contestable. Ne pensez-vous pas que le parcours historique que vous venez de tracer est surdéterminé par cette progression linéaire, qui va des mythes archaïques au christianisme ?

Je suis obligé de constater que cela va vers un progrès. Affirmer que l'innocence de la victime est un acquis décisif ne me pose pas problème, et c'est cela qu'apporte le christianisme. Mais je n'ai jamais posé en principe que

le processus est purement linéaire, qu'il évolue sans interruption une fois que la Révélation s'est manifestée. Au contraire, c'est un processus extrêmement complexe, parce que l'homme est libre de choisir sa voie. Et, à vrai dire, il a presque constamment opté pour la violence, aujourd'hui plus que jamais.

Roberto Calasso critique dans les mêmes termes votre conviction que la Révélation chrétienne opère une saine progression du sacrifice : « Dans cette application tordue des Lumières, cependant, la principale faiblesse de Girard apparaît : la persécution n'a en fait jamais été aussi répandue que dans l'Occident moderne, qui ne connaît rien du sacrifice et le considère comme une superstition²². »

Calasso ne voit pas la complexité qui résulte de mon approche. Je trouve sa description de la société moderne profonde, inspirée même, mais trop unilatérale. Il ne voit pas que je définis le monde moderne comme essentiellement privé de protection sacrificielle, c'est-à-dire toujours plus exposé à une violence toujours aggravée qui est, bien entendu, la sienne, notre violence à nous tous. Pour moi, le mouvement de la rationalité moderne n'est pas intrinsèquement mauvais. Le progrès scientifique est un progrès réel. Roberto Calasso voit donc en moi un « homme des Lumières ». Je cite toujours la formule de Jacques Maritain : « L'histoire progresse à la fois dans le sens du bien et dans le sens du mal²³. » Calasso est très favorable au sacrifice. Il est antimoderne à l'extrême et ne fait pas de

22. Roberto Calasso, *op. cit.*, p. 158-159.

23. Jacques Maritain, *Pour une philosophie de l'histoire, Œuvres complètes*, vol. X, Fribourg, Éditions universitaires, Paris, Éditions Saint-Paul, 1985, p. 649.

distinction entre la Révélation chrétienne et la mauvaise utilisation qu'on en fait aujourd'hui. Il a cette idée ésotérique et nietzschéenne qu'être opposé au sacrifice sanglant constitue une faiblesse des individus ou des collectivités. Comme Nietzsche, il veut croire qu'être *pour* la violence est infiniment plus intelligent, et donc que c'est ce qu'il faut faire. L'une des choses qu'il comprend admirablement, c'est l'utilité positive du sacrifice. Et c'est finalement en nietzschéen qu'il se montre injuste envers le christianisme, même s'il comprend le sacrifice que Nietzsche ne comprend pas. Calasso a intégré le rôle positif du sacrifice dans les sociétés archaïques et il voit que le monde moderne est menacé par la perte des protections sacrificielles. Il y a très peu de gens assez lucides pour voir ça.

La lecture de Nietzsche s'est révélée fondamentale pour de nombreux philosophes contemporains. Vous-même avez reconnu qu'il avait contribué à votre interprétation de Dionysos. Selon vous, l'aphorisme 125 du Gai savoir, très souvent cité, dans lequel Nietzsche affirme que « Dieu est mort », va au cœur de la logique sacrificielle²⁴.

J'essaie de montrer que tout le monde déforme ce texte. Au lieu de dire : « Dieu est mort », Nietzsche dit en fait : « Nous l'avons tué. » Après cela, nous avons à inventer un rituel d'expiation, autrement dit une nouvelle religion²⁵. En d'autres termes, Nietzsche nous parle d'une

24. René Girard, « Le meurtre fondateur dans la pensée de Nietzsche », in Paul Dumouchel (ed), *Violence et vérité. Autour de René Girard*, op. cit., p. 597-613.

25. « Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué. Comment nous consoler, nous les meurtriers des meurtriers ? Ce que le monde avait

re-fondation religieuse de la société. Tous les dieux commencent d'abord par mourir. Il s'agit d'un grand texte sur l'éternel retour (du religieux sacrificiel), un texte sur la création et la recréation de la culture qui implique toujours la présence initiale d'un meurtre fondateur. Certains textes vont au-delà de la pensée explicite de leur auteur, et c'est le cas pour celui qui définit l'éternel retour comme une succession sans fin de cycles sacrificiels, repérables dans les aphorismes les plus connus d'Anaximandre et d'Héraclite. Les commentateurs, y compris Heidegger, font retomber ce texte dans la routine moderniste de la mort de Dieu. Je ne pense pas, je le répète, que Nietzsche ait été pleinement conscient de ce qu'il disait dans ce fameux aphorisme. Je ne suis pas sûr qu'il se soit rendu compte qu'il utilisait des mots dont la connotation est essentiellement rituelle, sacrificielle. C'est une lecture plus riche que « la mort de Dieu ». Le texte parle de la naissance de la religion, en même temps que de sa mort, car c'est la même chose. La phrase la plus claire est celle qui décrit ce que le meurtre de Dieu contraint les meurtriers à inventer : un nouveau culte religieux.

possédé jusqu'alors de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang sous nos couteaux – qui essuiera ce sang de nos mains ? Quelle eau lustrale pourra jamais nous purifier ? Quelles solennités expiatoires, quels jeux sacrés nous faudra-t-il inventer ? La grandeur de cette action n'est-elle pas trop grande pour nous ? Ne nous faut-il pas devenir nous-mêmes des dieux pour paraître dignes de cette action ? Il n'y eut jamais d'action plus grande ; et quiconque naîtra après nous appartiendra, en vertu de cette action même, à une histoire supérieure à tout ce que fut jamais l'histoire jusqu'alors ! » (F. Nietzsche, *Le gai savoir*, trad. de Pierre Klossowski, in *Œuvres philosophiques complètes*, vol. V, Paris, Gallimard, 1982, p. 150).

Pensez-vous que les derniers mots que Nietzsche a écrits en 1889, aux limites de la folie, « Condamno te ad vitam diaboli vitae » (« Je te condamne à la vie éternelle en enfer ») constituent un raccourci emblématique de son projet intellectuel²⁶ ?

Il s'agit en effet d'un passage impressionnant, et il est difficile de l'interpréter en dehors d'un cadre chrétien. Nietzsche voulait être du côté de Dionysos contre le Christ, et, ce faisant, il s'est condamné à l'enfer, parce que Dionysos et Satan sont une seule et même chose. Une phrase d'Héraclite dit justement cela : Dionysos c'est la même chose que Hadès. Selon Gide, Nietzsche était jaloux du Christ et il était donc du côté de Satan. Être pour Satan, cela signifie prendre le parti de la foule contre la victime innocente, au nom de ceci ou de cela, peu importe.

6. « Celui par qui le scandale arrive »

Dans votre théorie, il semble que les êtres humains ne soient ni autonomes – car leur désir est toujours mimétique – ni pacifiques – car ils ne peuvent éviter l'apparition de formes de violence engendrées par la nature mimétique de leur désir. Ne pensez-vous pas que cette conception de l'humanité a eu une influence négative sur l'accueil fait à votre travail ?

Je ne suis pas d'accord avec votre définition. Le désir est toujours mimétique, certes, mais certains hommes résistent

26. F. Nietzsche, *Fragments posthumes, début 1888-début janvier 1889*, traduction de Jean-Claude Hémerly, in *Œuvres philosophiques complètes*, vol. XIV, Paris, Gallimard, 1977, p. 385.

au désir. C'est l'intérêt d'être chrétien. Quand Jésus dit : « Il est fatal, certes, qu'il arrive des scandales » (Mt 18,7-8), il parle des communautés. Dans les communautés, il y a tellement d'individus, qu'il est statistiquement impossible que la violence mimétique ne soit pas là, mais l'individu n'est pas pieds et poings abandonné au désir mimétique. Jésus lui-même y a résisté. Parler de liberté, c'est évoquer la possibilité qu'a l'homme de résister au mécanisme mimétique.

La seule liberté que nous ayons, consisterait donc à imiter Jésus, c'est-à-dire à ne pas rejoindre le cercle mimétique ?

Oui, ou à imiter quelqu'un qui imite Jésus ; souvenez-vous de ce que Paul dit aux Corinthiens : « Je vous en prie donc, montrez-vous mes imitateurs » (1 Co 4,16). Il ne demande pas cela dans un esprit d'orgueil individuel. Il se donne en exemple parce qu'il imite lui-même Jésus qui, à son tour, imite le Père. Il fait simplement partie d'une chaîne infinie de « bonne imitation », d'imitation sans rivalité, que le christianisme cherche à constituer. Les « saints » sont les maillons de cette chaîne.

Nous n'avons donc le choix qu'entre accuser les autres et éprouver de la compassion pour eux ?

Je ne vois pas en quoi l'idée de cette imitation impliquerait une mise en accusation de ceux qui ne la pratiquent pas. Toute mise en accusation est un effort pour « tirer son épingle du jeu » aux dépens d'un bouc émissaire. C'est ce que le Christ justement ne fait jamais. L'évangile de Jean l'explique en effet : « C'est que vous ne pouvez pas entendre ma parole. Vous êtes du diable, votre père, et ce

sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir²⁷. » Il y a deux modèles suprêmes : Satan et le Christ. La vraie liberté est dans la conversion de l'un à l'autre. Autrement, c'est une illusion totale. C'est pourquoi Paul dit : « Nous sommes enchaînés, mais nous sommes libres²⁸. » Nous sommes libres parce que nous pouvons toujours nous convertir vraiment. En d'autres termes, nous refusons de nous joindre à l'unanimité mimétique. Nous en avons déjà parlé, se convertir signifie se reconnaître persécuteur. Cela signifie choisir le Christ ou un individu ressemblant au Christ comme modèle de nos désirs. Se voir soi-même comme pris dans le processus d'imitation depuis le commencement. La conversion est la découverte que nous avons toujours, sans le savoir, imité le mauvais type de modèles qui nous entraînent dans le cercle vicieux des scandales et de l'inassouvissement permanent.

Si le mot skandalon signifie « rivalité mimétique », pourquoi les Évangiles l'associent-ils avec Satan et avec le Christ, qui se qualifie lui-même de skandalon (Jn 6,41-42) ?

Le Christ annonce avant sa Passion qu'il va devenir un *skandalon* pour tous les hommes et même pour ses

27. « Pourquoi ne reconnaissez-vous pas mon langage ? C'est que vous ne pouvez pas entendre ma parole. Vous êtes du diable, votre père, et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir. Il était homicide dès le commencement et n'était pas établi dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui : quand il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, parce qu'il est menteur et père du mensonge. Mais parce que je dis la vérité, vous ne me croyez pas. Qui d'entre vous me convaincra de péché ? Si je dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Qui est de Dieu entend les paroles de Dieu ; si vous n'entendez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu » (Jn 8,43-47).

28. Rm 6,17 : « Jadis esclaves du péché, vous vous êtes soumis cordialement à la règle de la doctrine à laquelle vous avez été confiés et, affranchis du péché, vous avez été asservis à la justice. »

disciples, qui vont participer au moins passivement à son expulsion. Le mot *skandalon* signifie « pierre d'achoppement mimétique », quelque chose qui déclenche la rivalité mimétique. Le traitement du mot *skandalon* montre que l'exégèse des Écritures est incomplète. Il existe des volumes entiers sur des mots qui n'apparaissent qu'une ou deux fois dans les Évangiles – le mot *logos* par exemple, capital certes, mais dont l'emploi se limite au Prologue de Jean. En revanche, on ne trouve rien sur le mot *skandalon*. Silence complet, bien que le mot apparaisse partout dans l'Ancien Testament de même que partout dans le Nouveau.

J'ai écrit dans *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, que Satan et le *skandalon* sont une seule et même chose²⁹. Quand Jésus annonce la Passion pour la première fois, il associe les deux termes, et dit à Pierre : « Passe derrière moi, Satan ! Tu me fais obstacle [*skandalon*], car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes ! » (Mt 16,23). Bien que *skandalon* et Satan soient fondamentalement la même chose, chacun des deux termes met l'accent sur des aspects différents d'un seul et même phénomène. Dans le cas du *skandalon*, l'accent porte sur les premières phases du cycle mimétique, sur les rivaux qui se font mutuellement obstacle, qui se retrouvent ensemble alors qu'ils souhaitent s'éloigner l'un de l'autre ; alors que Satan fait référence au mécanisme mimétique dans son ensemble. Il est vrai aussi que le mot *skandalon* s'applique à la Croix, puisque Jésus dit : « Heureux celui qui ne trébuchera pas à cause de moi ! » (Mt 11,6). Une des plus belles formules de Paul est :

29. Voir René Girard, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, chapitre III, « Satan », *op. cit.*, p. 61.

« Nous proclamons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens » (1 Co 1,23). La Croix est un *skandalon* parce que les hommes ne comprendront pas un Dieu faible, subissant humblement ceux qui le persécutent. C'est pourquoi ils trébuchent sur cette idée.

Jésus et Satan poussent tous deux à l'imitation. L'imitation éduque la liberté, parce que nous sommes libres d'imiter le Christ dans un esprit d'humble soumission à son incomparable sagesse ou, au contraire, d'imiter Dieu dans un esprit de rivalité. Le *skandalon* signifie alors l'incapacité à échapper à l'esprit rivalitaire qui est en fait un esprit de servitude, car il nous agenouille devant tous ceux qui l'emportent sur nous, sans voir l'insignifiance des enjeux. La prolifération des scandales, donc des rivalités mimétiques, est ce qui produit le désordre et l'instabilité dans la société, mais cette instabilité est arrêtée par la résolution du bouc émissaire, qui produit l'ordre ; Satan expulse alors Satan, ce qui signifie que le mécanisme du bouc émissaire produit une fausse transcendance, qui stabilise la société par le biais du principe satanique ; l'ordre ne peut être que temporaire, promis à retomber tôt ou tard dans le désordre des scandales.

Est-ce en rapprochant Satan du skandalon que le Christ révèle la fausseté des accusations sur lesquelles est fondé l'ordre sacrificiel ? Démasque-t-il ainsi la vraie nature de Satan ?

Oui. Pour le christianisme, on ne devrait pas croire en Satan. Le Credo n'en fait pas mention. C'est plutôt un trope puissant pour décrire l'unanimité de la foule quand elle accuse la victime d'être coupable, et qu'elle l'assassine ensuite sans aucun remords. Nous pourrions dire que

Satan est un non-être, dans le sens où il est l'inconscient du mécanisme du bouc émissaire. Il est le sujet de la structure, et il est le système de la mauvaise mimésis. Il n'y a aucune coordination venant de l'extérieur, le système fonctionne complètement par lui-même (et c'est pour cela peut-être que, dans la fosse de l'*Enfer*, Dante représente Satan comme une grande machine, une espèce d'immense mannequin). On a toujours perçu, dans le phénomène de la rivalité des doubles, une sorte de force transcendante : elle s'appelle *destin* dans les récits épiques indiens, *moira* dans la culture grecque, *Schicksal* chez Heidegger. Il est important de constater que dans la Bible, à commencer par l'histoire d'Abel et Caïn, cette notion de destin n'est pas présente. Caïn est libre de choisir, et Dieu tente de le convaincre de ne pas tuer son frère. C'est pourquoi Satan n'a pas d'être substantiel. Il est le système mimétique tout entier, qui gouverne les relations humaines. Voici la signification la plus profonde de tout ceci. Nous setons toujours mimétiques, mais nous n'avons pas à l'être de façon satanique³⁰. Nous n'avons pas à nous engager dans des rivalités mimétiques perpétuelles. Nous n'avons pas à accuser notre voisin, nous pouvons apprendre à lui pardonner.

30. Dans Marc 12,29-33, le remplacement chrétien de l'ordre sacrificiel par le nouvel ordre fondé sur les dix commandements est particulièrement clair : « L'aimer [Dieu] de tout son cœur, de toute son intelligence et de toute sa force, et aimer le prochain comme soi-même, vaut mieux que tous les holocaustes et tous les sacrifices. »